

IN KOLI JEAN BOFANE

*Nation
cannibale*

ROMAN

DENOËL

IN KOLI JEAN BOFANE

Nation cannibale

ROMAN

DENOËL

DU MÊME AUTEUR

Romans

Mathématiques congolaises, Actes Sud, 2008 ; Babel, 2011. Grand Prix littéraire de l'Afrique noire (ADELF), prix Jean-Muno, Prix littéraire de la SCAM

Congo Inc. Le testament de Bismarck, Actes Sud, 2014 ; Babel, 2016. Prix des Cinq Continents de la Francophonie, Grand Prix du roman métis, prix Coup de cœur Transfuge / MEET, prix des Bibliothèques de la Ville de Bruxelles, prix de l'Algue d'or (prix du public)

La Belle de Casa, Actes Sud, 2018 ; Babel, 2020. Prix Makomi

Jeunesse

Pourquoi le lion n'est plus le roi des animaux, Gallimard Jeunesse, 1996. Prix de la Critique de la Communauté française de Belgique

L'auteur tient à remercier le Centre national du livre ainsi que la Direction des Lettres de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour les aides qui lui ont été accordées.

© Éditions Denoël, 2025

www.denoel.fr

Ouvrage numérique réalisé par Cursives à Paris.

*À mon père, Isasi Iloluka Henri
À mes petits-enfants Sasha et Zadie Stevenson Inkoli,
Zaire Bofane, ainsi qu'à ceux qui vont suivre*

Nation : entité abstraite, collective et indivisible, distincte des individus qui la composent et titulaire de la souveraineté.

Cannibale : être qui consomme des individus de sa propre espèce.

Note de l'auteur

Dans le panthéon des divinités haïtiennes, Papa Legba est celle qui permet aux mortels que sont les poètes et poétesses, romanciers et romancières, d'écrire de la littérature en leur accordant l'insigne privilège de pouvoir passer du monde visible aux mondes invisibles afin de composer les trames oniriques contenues dans leurs œuvres.

Dans *Nation cannibale* évoluent des êtres issus de notre réalité visible – notamment des écrivains et écrivaines, un sculpteur, des poétesses, des poètes, que nous connaissons ou pas –, à qui j'ai fait franchir la frontière délimitant les mondes. Étant, comme tous, concerné par ce phénomène, je n'ai pas craint en tant qu'auteur de conserver leurs noms et prénoms véritables car ils sont ici présents dans leur propre rôle, ou même parfois en miroir, tels les personnages qu'ils s'évertuent à créer. Suggérant par là qu'un être de fiction peut très bien être réel, tangible, dans ces univers accessibles par la seule grâce de Papa Legba. N'est-il pas le maître du commencement ? L'un des maîtres de la fin ?

I

Entrée de tripes nouées en papillote

« C'est quoi, ça, pour une saison sèche ? » se demandait l'écrivain congolais Faust Losikiya.

Arrivé de Paris, l'Airbus d'Air Caraïbes, dans lequel il commençait à se sentir claustrophobe, tournait depuis déjà pas mal de temps au-dessus de l'aéroport de Port-au-Prince, attendant l'autorisation d'atterrir. Il n'était pas le seul appareil dans ce cas ; il y avait un problème dans le ciel. Les passagers arboraient des mines inquiètes, sanglés sur leur siège dans une carlingue dont la structure semblait prête à se disloquer tant ça vibrait de partout ; des précipitations énormes s'étaient abattues sur Port-au-Prince. « Il est où, le soleil ? Le climat d'Haïti est censé être le même que celui du Congo..., se disait Faust Losikiya. On est en début d'année, c'est pas normal d'avoir des perturbations pareilles ; du moins, pas avant la grande saison des pluies ! »

Dieu merci, c'est avec soulagement qu'on entendit le commandant de bord annoncer la descente et l'aéronef, dont les ailes battaient comme celles d'un albatros, effectua ses paliers, péniblement, cherchant l'alignement des segments au centre de la piste principale. L'avion subit une brusque translation de tribord à bâbord et, tremblant de toute sa carcasse, toucha avec des rebonds le béton rassurant du tarmac.

— Vous n'auriez pas de quoi écrire ?

Un type blond comme Trump, costume-cravate, style consultant, tendit à Faust un stylo marqué du logo d'un bureau de conseil.

— Pour un écrivain, c'est plutôt fâcheux de ne pas avoir de quoi écrire, ironisa-t-il. Et pour se faire dédicacer vos bouquins, les lecteurs, ils font comment ? Ils viennent avec leurs feutres ? ajouta le quidam en ricanant bêtement.

Faust remercia et s'appliqua à déchiffrer le formulaire aux caractères minuscules qu'il devait remplir avant de passer les contrôles de l'aéroport : on lui demandait d'où il arrivait, ce qu'il venait faire en Haïti, où il comptait loger, chez qui, combien de temps. Son tourment allait bientôt cesser : il avait enduré un voyage d'une dizaine d'heures avec ce même bonhomme assis dans le siège à sa gauche. Heureusement, il y avait à sa droite le hublot, vers lequel il avait pu feindre de se concentrer pour admirer l'océan dix mille mètres plus bas, et ainsi éviter les conversations insipides – quand les intrigues des films qu'on pouvait visionner devenaient trop nulles. Là, Port-au-Prince l'accueillait, si l'on pouvait dire, avec un panneau bien en évidence comportant l'injonction : « N'amenez pas des maladies et des pestes exotiques en apportant n'importe quoi dans vos valises ! » Le message était clair et même plutôt encourageant pour l'écrivain Faust Losikiya : le gouvernement semblait se préoccuper du bien-être des Haïtiens, ce n'était pas comme dans son Congo natal.

Après avoir remis à un policier affable le bout de carton qu'il venait de remplir avec beaucoup d'efforts et exhibé son passeport, qui fut dûment tamponné, Faust se dirigea avec sa valise à roulettes vers la douane, où on l'invita à l'ouvrir avec un sourire. Au vu des chemises neuves et de la paire de sneakers qu'il avait achetées en dernière minute à Paris, le douanier se mit à l'entretenir des lois sur l'importation des chaussures et des chemises neuves. Un auteur digne de ce nom, kinois de surcroît, se doit d'avoir de la suite dans les idées : il se délesta d'un billet en euros.

— Merci, monsieur. Bienvenue en Haïti !

Tandis qu'il se dirigeait vers la sortie, son enthousiasme dû aux préceptes sur la santé publique prônés plus tôt baissa d'un cran car, comme dans certains bars de Kinshasa, il y avait, bien en vue, un panneau représentant un énorme Colt .45 noir barré d'une croix, qui interdisait formellement le port d'armes sur le territoire.

Une fois à l'extérieur, il aperçut de loin des véhicules blindés de couleur blanche de la MINUSTAH, la Mission des Nations unies en Haïti, qui lui fit encore penser au Congo et à ses calamités supervisées par la MONUSCO¹. Les conducteurs de taxi se précipitèrent.

— Taxi, *mesyé* ?

L'un d'eux, plus costaud que les autres, mit immédiatement la main sur son bagage. Faust laissa faire. Le chauffeur l'enfourna aussitôt dans une Nissan qui avait certainement vécu des jours meilleurs, des années auparavant, lorsqu'elle était encore à Tokyo.

— Vous allez où ?

— Au Marriott, répondit Faust en s'installant à l'arrière.

L'homme démarra en précisant :

— On en a pour un bout de temps.

Faust était exténué. Autant d'heures de vol, avec en plus un voisin, sosie du mari de Melania, qui l'avait empêché de penser ou de dormir, l'obligeant à demeurer sec et désagréable. Il y avait des choses auxquelles il devait absolument réfléchir. L'homme, pour de multiples raisons, avait l'impression qu'il était à un tournant, voire à l'aube d'une meilleure compréhension de sa vie. Cette plongée dans Haïti avait été instinctive, quasi viscérale, à cause des liens de l'île avec le Congo, son pays, qui lui faisait passer des nuits blanches. La logique ne suffisait plus, au contraire. Plus il s'attachait à l'analyse, plus sa terre lui échappait. Les retournements des situations politiques avaient commencé à le désorienter mais la tentative de balkanisation en cours en République démocratique du Congo l'ébranlait dans ses certitudes. À l'instar de tout le peuple congolais, d'ailleurs, comparable en cela au pangolin, dont des écailles sont parfois fixées sur le chapeau des chefs coutumiers. Les écailles du pangolin représentent la cohésion sociale. Une écaille abîmée, le bel animal tombe malade. Plusieurs, il meurt. Le Kivu étant blessé, le Congo et ses citoyens étaient irrémédiablement tombés malades.

Tout avait été essayé, là-bas : la guerre, d'abord ; puis les intrigues politiciennes avaient finalement accompli ce que les canons n'avaient pu achever. Elles s'étaient avérées plus tordues les unes que les autres, jusqu'à hisser un certain type de président à la tête du pays : un président capable de compromis. Le peuple, quant à lui, continuait à vivre dans le dénuement le plus extrême. Pas tout le monde, non plus. Dans le même temps, des fortunes colossales se bâtissaient, les présidents se succédaient et, comme à la table d'un casino où on ne

miserait rien, rafflaient le pactole, le faisaient ruisseler en centaines de millions de dollars sur quelques-uns, avant de laisser – de gré ou de force – la place au joueur suivant. Et chaque fois, on tombait du pire au pire encore.

Le nouveau président, Jonas Monkaya Boyika, avait remporté les dernières élections grâce au système démocratique du suffrage universel, en dépit du choix populaire pour un autre candidat un peu trop nationaliste. Cela ne laissait pas d'étonner car, jusqu'au bout, l'élu – un pasteur reconverti – n'avait figuré que comme outsider dans la course à l'investiture suprême. La méthodologie électorale du suffrage universel dit garantir une voix à chacun et privilégier la majorité, mais omet de préciser d'où proviennent les résultats de l'exercice – dans certains cas, quand il s'agit de l'Afrique, la proclamation peut arriver via les réseaux sociaux ou des chaînes d'information telles BFM TV ou France 24.

Le dernier désastre en date découlant de ces acrobaties était la Republic of Mifara-Kano, qui avait vu le jour à l'est du pays comme par magie : drapeau, hymne national, population indéterminée, mais aussi forces armées aux effectifs venus de pays voisins, Constitution promulguée et appuyée par des contrats miniers. Les combats pour la sauvegarde du Kivu avaient été acharnés, ils avaient duré plus de deux décennies, provoquant des millions de morts – une guerre de basse intensité, disait-on d'elle. Mais elle s'était exercée contre toute une population, puis contre une partie de celle-ci ayant pris les armes, seule contre tous. Le nouveau président avait d'autres chats à fouetter, d'autres priorités, il roulait pour lui seul, aurait-on dit. On avait donc procédé à un nettoyage ethnique massif pendant que le chef de l'État regardait ailleurs. Le monde et la République démocratique du Congo avaient abandonné les peuples Bembe, Shi, Nande, Hunde et d'autres à leur sort, les plaçant sous tutelle, les livrant pieds et poings liés à leurs bourreaux. Le nouvel État devait encore obtenir une reconnaissance officielle par davantage de membres de l'ONU, mais ce n'était plus qu'une question de temps, le lobbying allait bon train ; le Timor oriental, la Bosnie ou le Kosovo avaient connu la même évolution en leur temps. Les Congolais attendaient donc la suite, neutralisés par des accords politiques. Faust Losikiya voulait comprendre la cause de la

renaissance incessante du mal, savoir de quoi exactement il se nourrissait, quels étaient ses moyens de pérennisation, ses capacités de procréation, de renouvellement. Ses objectifs ? On pouvait aisément les deviner.

Les yeux dans le rétroviseur, le chauffeur demanda :

— *Toi ka palé créole*² ?

— Non, répondit Faust.

— Ah bon ? J’aurais pas cru que vous étiez un Blanc. Je me demandais si vous étiez d’Haïti.

— Un Blanc, moi ?

Devant la moue de son client, le chauffeur éclata de rire.

— Vous en faites pas. Ici, qui n’est pas haïtien est blanc. Nous, on est nègres³, c’est simple. Vous êtes d’où ?

— Du Congo.

— Brazzaville ou Kinshasa ? Il paraîtrait que ce n’est pas la même chose.

— Pourtant, il semble que si. Haïti aussi pourrait être la même chose... C’est ce que je suis venu vérifier. Je suis de Kinshasa.

Après que le ciel eut rougi, le soir était tombé et, à l’extérieur de l’habitable, les petits commerces aux enseignes en langage fleuri défilaient, entrecoupant le paysage. Il y avait les réparateurs de pneus, les vendeurs d’huile moteur et d’essence en bidons de cinq litres – les Kadhafi, comme on les appelait au rond-point Ngaba. Une station de minibus, rappelant celle de Sainte-Thérèse, à N’Djili, étalait sa cohue composée de ceux qui rentraient tard aux périphéries de la ville : des marchandes ayant tenté de liquider leur stock, des écoliers et écolières en uniforme s’étant attardés sans permission, rejoignant Cité Soleil ou La Saline. Partout, il y avait des tables garnies de produits allant du textile au paquet de cigarettes en passant par les confiseries. Malgré la fatigue qui accablait les épaules, une fébrilité stagnait dans l’air, on la percevait lorsque les gens s’interpellaient dans le concert de klaxons qui les pressait. Le dernier coup de sifflet pour la subsistance de la journée avait déjà retenti, et tant pis pour ceux à qui la fortune n’avait pas souri.

Le taxi filait toujours sur le boulevard Toussaint-Louverture, qui ressemble à s'y méprendre au boulevard Lumumba que l'on emprunte également en sortant de l'aéroport de N'Djili pour aller vers Limete, Kasa-Vubu, La Gombe⁴. Ses recherches sur le peuple kongo avaient conduit Faust Losikiya en Haïti et la similitude des destins des deux héros nationaux – trahis, puis tués – plomba un moment son moral. « Décidément, se dit-il, je vais avoir fort à faire, au vu de ce qui m'attend. » Pour son métier, l'homme avait parcouru la moitié du globe – l'Europe, le continent américain, l'Afrique évidemment – mais, ici, les passants et ceux qui vaquaient à leurs occupations avaient des allures qu'il reconnaissait. Ce qu'il percevait d'eux n'était pas semblable à ce que son regard pouvait capter des êtres à Cotonou, Dakar ou Addis. Dans la nuit éclairée de façon parcimonieuse, les ombres évoquaient des gestuelles yombe, ntandu ou nyanga, comme à Lemba, Yolo ou Barumbu⁵. Faust eut des visions d'hommes et de femmes dans les cris, que l'on poussait, que l'on entassait dans des cales, que l'on harcelait sous des chaînes enserrant les chevilles, enserrant les cous.

— Voilà, vous êtes arrivé.

Des vigiles en uniforme bleu, bardés de cartouchières, dotés de M15, tenaient la grille d'un complexe abritant deux hauts bâtiments identiques. Comme si leurs propriétaires avaient conclu un prix forfaitaire pour deux terrains, deux immeubles, clés sur porte. L'un abritait l'hôtel Marriott, l'autre, la compagnie de téléphonie mobile Digicel. Une question fut posée au chauffeur qui répondit, le pouce dirigé derrière lui en direction de Faust, et le portail glissa sur son rail.

Le véhicule immobilisé, un groom s'empressa pour emporter le bagage. Faust était heureux d'être arrivé. Lorsqu'il franchit la porte tournante donnant sur l'immense hall luxueux, le confort ambiant lui rappela que son physique, après ces heures de vol, commençait à atteindre ses limites. L'homme, la cinquantaine, était de taille moyenne, un mètre soixante-dix-huit, « comme Sylvester Stallone », se plaisait-il à ajouter. Les épaules plutôt larges, râblé, il cachait son embonpoint et un ventre proéminent derrière un costume bien coupé, de couleur marron clair. Si, aujourd'hui, il avait dérogé à l'élégance en

chaussant des baskets aux trois bandes obliques, c'était par souci de confort pendant son vol : sa démarche ainsi assouplie dissimulait facilement un poids qui commençait à le gêner. Non qu'il voulût paraître bel homme à tout prix, il ne se plaignait pas à ce sujet car de longs cils garnissaient ses yeux, des joues rebondies apportaient à son regard une candeur qui pouvait plaire, quoique certains, et surtout certaines, lui aient parfois prêté une façon de regarder pas très nette, mais son crâne rasé de près, son front haut pouvaient passer pour impériaux auprès des fans. L'homme veillait à l'image qu'il renvoyait, surtout lors des interviews et des séances de dédicaces face à son lectorat féminin – statistiquement, c'étaient les femmes qui l'avaient fait, en tant qu'écrivain.

— Bienvenue en Haïti ! prononça la préposée derrière le comptoir. Votre passeport, s'il vous plaît. Vous avez fait un bon voyage, monsieur ? demanda-t-elle, les yeux baissés sur le document.

Sa voix était suave et l'accent créole décuplait cette impression. Elle consulta l'écran de son ordinateur et poursuivit en donnant le numéro de la chambre avec vue sur la piscine, le code wifi ; tandis qu'elle lui tendait sa carte magnétique, des effluves de son parfum parvinrent aux narines de Faust. Il en fut troublé mais se reprit aussitôt, un peu surpris de sa réaction face à ce stimulus si anodin. La réceptionniste interpella un groom, lui désigna la valise posée à la verticale du sol.

Après avoir défait ses bagages, commandé un en-cas au room service, donné quelques coups de fil et consulté ses mails, Faust Losikiya s'était étendu, son ordinateur ouvert à côté de lui. Son cerveau n'arrêtait pas de vagabonder d'un sujet à l'autre. Comme d'habitude, l'homme était taraudé par le destin du Congo et, sans difficulté, ses pensées passèrent rapidement à celui d'Haïti, semblable par ses cycles de désastres politiques, de révoltes populaires, d'ingérences étrangères, mais aussi, pointant comme au bout d'un tunnel, par des lueurs d'espoir qui se révélaient éphémères. La première fois qu'il était venu dans cette île-ci des Caraïbes, il avait tout de suite eu une intuition assez précise pour entreprendre quelques recherches.

Les gens d'ici ressemblaient aux siens de façon frappante. Et ce peuple noir, que l'on appellerait *ayisien*, avait été le premier au monde à parvenir, par les armes, à briser les chaînes de l'esclavage et à créer une Nation libre sur l'île de Saint-Domingue. Faust était venu se rapprocher de l'état d'esprit de ces esclaves kôngos d'avant 1804, l'analyser, le cerner, en faire un roman – c'était en effet l'une des raisons pour lesquelles il était là –, mais aussi chercher des pistes pour que le Congolais d'aujourd'hui puisse se libérer de l'esclavage auquel des entités étatiques, financières et militaires – avec tous les moyens de coercition nécessaires – soumettaient le Peuple, entravaient son destin, génération après génération. Comme en Haïti.

Les divagations de Faust le ramenèrent à son ouvrage. Il avait bien quelques bribes d'idées, des esquisses de scènes situées pendant la guerre d'Indépendance : il s'agissait d'un captif venu du royaume Kongo qui, subjuguant la maîtresse blanche, doit fuir les représailles du mari et rejoint dans la forêt Toussaint Louverture à l'aube de la révolution. Mais Faust ne trouvait pas de ressorts psychologiques assez forts à tendre entre ses personnages, ni de lien narratif avec les principes majeurs d'Esclavage et de Libération ; tout ce qu'il avait, c'était un récit au premier degré. C'était vraiment n'importe quoi !

L'homme n'était pas très bien, ces derniers temps. Alors qu'il projetait d'écrire son plus grand roman, la justice française commençait à s'intéresser à son cas. Ce qui n'arrangeait ni l'exercice de la littérature, ni la littérature elle-même, selon lui. Les pensées se télescopaient dans sa tête. Comment écrire, dans de telles conditions ? Qui avait dit que l'écrivain avait besoin d'agitation dans sa vie pour créer valablement et sublimer son imagination ? « On n'est pas des rappers, que diable ! On n'est pas des Puff Daddy ! » Faust avait l'impression que son imaginaire se dégradait de jour en jour, sans oser se l'avouer complètement. Il mettait cela sur le compte de la pression du milieu littéraire, de l'épuisement dû à trop de déplacements promotionnels, de Marie Desanges, son éditrice, qui commençait à le poursuivre physiquement en insistant pour l'inviter à déjeuner – pas pour les bonnes raisons, mais pour le harceler sur un chapitre qu'elle trouvait bancal, par exemple – ou plus prosaïquement en lui téléphonant à tout bout de champ pour des histoires de retard d'envoi de manuscrit, lui rappelant avec

constance les à-valoir perçus. Elle était également capable de jouer sur l'affectif, en soulignant qu'il ne devait surtout pas oublier qu'elle avait toujours fait des pieds et des mains pour influencer le service comptabilité en sa faveur. Elle osait même insinuer que sa réputation était en jeu ! Faust était d'ailleurs étonné qu'elle ne l'ait pas encore appelé, en prétendant s'enquérir de sa bonne arrivée à Port-au-Prince – tout ça pour garder un œil sur lui.

Peut-être que son inspiration pourrait resurgir grâce aux recherches qu'il comptait effectuer à la Bibliothèque nationale de Port-au-Prince et auprès de ses confrères écrivains. En attendant, il essaya de faire le vide dans sa tête mais une vingtaine de minutes plus tard, il n'y était toujours pas parvenu. Le décalage horaire était certainement pour beaucoup dans sa confusion intérieure. Il était vingt-trois heures passées mais Faust se leva, enfila ses chaussures de sport et décida de descendre au bar : deux ou trois verres de Barbancourt dilueraient sûrement ces cogitations qui ne menaient nulle part. Et du moins, par le breuvage, tenterait-il de se laisser gagner par le sommeil. En tout cas, il l'espérait. Encore faudrait-il parvenir un tant soit peu à ne pas penser, en plus, à cette procédure judiciaire à propos de cet événement regrettable au Sofitel de Strasbourg, et déjà entre les mains d'un juge d'instruction. « Mais pourquoi a-t-elle accepté de monter dans ma chambre, d'ailleurs ? », était la seule réflexion que lui inspirait sa conscience.

En sortant de l'ascenseur, il se dirigea tout droit vers ce qu'il devina être le bar. Machinalement, son œil partit vers la gauche et le guichet de la réception pour vérifier si l'employée à la voix caressante était encore là. Un jeune homme l'avait remplacée. À part lui, le lobby de l'hôtel était vide. Les seules voix qu'on entendait venaient du club d'où les glissandos d'une basse surpuissante et des percus d'un tube de Rihanna⁶ s'échappaient. Sur la piste, quelques couples se déhanchaient, des Blancs surtout, d'une quelconque ONG sans doute. Leurs bras gesticulaient dans tous les sens ; « *Work, work, work, work, work !* » assénait pourtant la belle, mais les danseurs, visiblement, n'arrivaient pas à suivre, ils étaient là pour le pognon, le soleil baignant

Haïti, la mer des Caraïbes, pas pour s'adapter à des rythmes compliqués. Plus loin, deux, trois couples d'Haïtiens échangeaient dans une discrète pénombre. Faust se dirigea vers le bar à sa droite.

— Bonsoir, monsieur. Vous désirez quelque chose ? Je vous donne la carte ?

— Non, ça ira. Donnez-moi un Barbancourt.

— Un quinze ans ?

— Allons pour un quinze ! Une arrivée en Haïti, ça se célèbre.

— Absolument, monsieur.

C'est seulement à ce moment que Faust se rendit compte de la présence d'une femme assise sur un tabouret au bout du comptoir. Contrairement à celles que l'on peut rencontrer aux bars des grands hôtels du monde entier, elle ne semblait pas être une professionnelle. Sa mise, d'abord : une veste de tailleur en soie bleu roi sur un pantalon du même tissu, des chaussures plates. Svelte, elle avait les cheveux tirés et rassemblés à l'arrière par une simple pince. Elle portait des lunettes sans monture, qui établissaient comme un écran entre le monde et elle. Elle devait être dans la trentaine. La femme se tourna vers Faust et le fixa quelques secondes, soutenant son regard. Il n'y vit aucune invitation, plutôt le contraire. Il préféra s'occuper de son verre, le but presque d'un trait, en commanda un autre.

Le lieu se vidait doucement de ses clients. Le groupe de coopérants était parti, ainsi que ses danseurs : ils avaient été remplacés par un des couples d'Haïtiens assis dans l'ombre. Dans les baffles entourant la piste, le morceau « Ane Sa », du très jeune Watson-G Sesi Sela, était crédible dans l'éveil des émotions et donnait raison à l'adage « *Mwana moke abetaka mbonda, bakolo pe babinaka* » : « Lorsqu'un enfant bat le tambour, les adultes aussi dansent. » L'homme et la femme sur la piste se comportaient comme des lianes qu'une sève trop puissante aurait animées, ondulant et adhérant l'une à l'autre avec une langueur faite de maîtrise de tous les muscles. Le tabouret au bout du bar était toujours occupé. Faust en était à son troisième verre de liquide ambré. La jeune femme se tourna vers lui et il crut lire un sourire sur son visage. Ses traits étaient délicats. Il s'enhardit et s'approcha.

— Je voulais vous adresser la parole depuis un moment mais je n'ai pas osé. J'espère que vous pardonnez ma timidité.

— Présomptueux, je vois. Mais s'exercer à la retenue, c'est pas mal, de temps en temps.

Elle parlait d'une voix grave, un peu râpée, surprenante, émanant d'un corps si frêle. Son français était teinté de quelque chose produit du bout de la langue, comme lorsque l'on a l'habitude de s'exprimer en anglais.

— S'exercer à la retenue ? À qui le dites-vous... Présomptueux, vous croyez ? Même pas. Vous n'êtes pas d'ici ?

— Si, je suis née ici mais je vis aux États-Unis. Je viens en mission régulièrement, pendant plusieurs mois, parfois.

— Vous travaillez dans quel secteur, si je puis me permettre ?

— Vous pouvez. Je suis climatologue. J'exerce en laboratoire. J'étudie les phénomènes atmosphériques par ici.

— Une scientifique, donc. C'est vrai, la zone est intéressante. Vous observez et compilez des données sur les ouragans, cyclones, etc. ?

— Exactement. Pas très passionnant, souvent. Et quand ça le devient, professionnellement, c'est que l'île risque d'en souffrir. Pour la paix des âmes, j'ai intérêt à préférer le calme plat. Mais dites-moi, vous ?

— Moi ? Je suis en résidence, je suis romancier.

— En résidence dans un hôtel cinq étoiles ?

— Non, pas du tout, je suis arrivé ce soir. Je m'installe ailleurs dans un jour ou deux. J'ai des amis, ici.

— Vous comptez rester longtemps ? Il y a la Biennale d'art et de littérature à Port-au-Prince, dans les prochains jours. Vous y participerez ?

— Non, je suis juste venu écrire. Combien de temps je reste ? Je ne sais pas encore, tout dépendra de mon inspiration et de mes recherches.

La musique continuait à planer dans l'air mais Faust et la jeune femme, qui se nommait Siamène Delore, ne l'entendaient qu'à peine. Ils parlèrent du Congo. Siamène lui rappela que des Haïtiens y avaient enseigné, juste après l'Indépendance.

— Oui, ils ont été essentiels pour la formation des enseignants, chez nous. Les Belges n'y avaient laissé qu'une dizaine d'universitaires en tout et pour tout. Imaginez une indépendance sans possibilité de développement... Vous avez formé toute la classe enseignante de cette époque, vous savez ? Et vous étiez mille, pas plus.

— Les parents du cinéaste Raoul Peck étaient de ceux-là, si je ne m’abuse. Lui-même a grandi à Kinshasa.

— Parfaitement ! Et c’est important que, juste après l’Indépendance, nous ayons eu des modèles à la peau noire, comme nous.

Ils continuèrent à parler du Congo, mais aussi d’Haïti, de leurs galères. Elle lui conseilla un bouquin ou deux sur l’Indépendance haïtienne qu’il devait lire, cela pourrait servir sa réflexion pour son livre. Ensemble, ils avalèrent encore deux verres du délicieux rhum. Faust se sentait chavirer mais Siamène ne montrait aucun signe d’ivresse. Les verres de ses lunettes dissimulaient certainement une grande partie de ses émotions et, comme si elle avait lu dans les pensées de l’auteur congolais, elle réclama son addition. Lui fit de même, ils payèrent. Ils se retrouvèrent dans la cabine d’ascenseur sans se regarder ni se dire un mot. Il descendit au sixième. Après un « Bonsoir, passez une bonne nuit. — Vous de même », Siamène remonta vers son neuvième étage et le sommeil.

*

En arrivant dans sa chambre, Faust ne s’endormit pas tout de suite, loin de là. L’homme baignait même dans une sorte d’euphorie. Pas seulement parce qu’il avait passé la soirée avec Siamène en buvant du Barbancourt, mais surtout parce qu’il n’avait pas agi le premier – c’était elle qui lui avait souri – et qu’il n’avait rien entrepris pour l’amener dans son lit. Rien ! De cela, Faust était extrêmement fier. Pendant toute la soirée, il s’était maîtrisé, avait feint l’indifférence, pourrait-il même dire.

Les hommes tels que lui étaient dorénavant en danger, ils avaient intérêt à se surveiller, car l’expression la plus humaine qui soit – le sexe – se trouvait bridée à cause de l’hypocrisie de certaines – c’était du moins son point de vue. Avec cette vague de délation qui déferlait sur le monde, estimait Faust, depuis le mouvement #MeToo, qui interprétait mal le moindre geste, personne n’était plus à l’abri et l’écrivain avait dû quitter Paris en catastrophe. Sans compter celle du Sofitel, deux ou trois femmes liguées contre lui avaient commencé à le harceler méchamment. Son nom était même apparu brièvement sur les réseaux

sociaux, il y était question de sa libido démesurée. On avait vu circuler des clichés de lui pris en toutes sortes d'occasions, sur lesquels on relevait systématiquement son regard concupiscent dirigé vers des membres de la gent féminine ; sur d'autres photos, il posait à côté d'admiratrices, le bras toujours passé dans leur dos, et malgré son air sympathique, chacun pouvait remarquer une main épaisse envelopper une hanche, serrer de près une taille. Lors d'une soirée parisienne, à la précédente rentrée littéraire, il n'avait pu rester très longtemps, les regards braqués sur lui semblaient l'accuser insidieusement. Il est vrai que, parmi ses proies – c'est ce qu'elles prétendaient être –, il y avait non seulement des lectrices qu'il avait oubliées et qui pouvaient resurgir à tout moment, mais aussi des chercheuses en littérature contemporaine, des journalistes, des éditrices, des assistantes d'édition, des attachées de presse liées aux maisons d'édition qui comptaient sur la place, sans oublier des assistantes de production de l'émission « La Librairie francophone » d'Emmanuel Khérad, qui, pourtant professionnel jusqu'au bout des ongles, n'y avait vu que du feu. La plupart des producteurs d'émissions littéraires, d'ailleurs, lui en voulaient, au Congolais. Faust avait peur que le nombre de plaignantes ne devienne exponentiel et n'explose. Les intimidations par téléphone de ces folles, n'en parlons même pas, mais ce qui avait précipité ce voyage, c'étaient les menaces d'actions judiciaires de celles qui se prenaient maintenant pour les victimes d'une sexualité juste un peu outrancière. C'est ainsi que l'écrivain qualifiait ses penchants : il se figurait en libertaire, en anarchiste du sexe, avouait être un *sicario*⁷ de la cuisse, alors forcément il pratiquait dans l'outrance, proclamait-il à qui consentait à l'entendre. Si des mégères et de jeunes écervelées évoquaient parfois le mot « viol », elles n'avaient qu'à pas le chercher, ou c'était qu'elles n'avaient rien compris à sa forme poussée d'hédonisme, jugeait Faust, dans le déni total de la réalité de sa condition actuelle d'auteur en cavale, improductif de surcroît.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Faust Losikiya était accablé d'une addiction irrépressible au sexe. Et comme il ne se voyait pas tel qu'il était, on pouvait se demander s'il désirait réellement en guérir. Des amis proches l'avaient prévenu, qu'il exagérait. On n'entendait que des

calomnies à son sujet. On lui avait conseillé de consulter et, à son corps défendant, il s'y était astreint. La psychanalyste Éléonore de Médicis l'avait suivi un moment, avait tenté de travailler sur son psychisme, mais sans résultats probants. En désespoir de cause, elle avait fini par lui prescrire un anxiolytique léger dont les molécules auraient pu agir sur ses émotions, mais Faust ne pouvait toujours pas s'empêcher de sauter sur tout ce qui bougeait. Comme la médecine ne lui offrait aucune solution, il avait conclu qu'il ne souffrait d'aucune névrose, que c'étaient les autres qui étaient malades de leurs préjugés. « Mais soignez-vous ! » rétorquait-il à ses détracteurs et détractrices.

Sa pathologie était apparue progressivement. À cause de ses succès en littérature, justement. Si aujourd'hui il se prenait pour un homme à femmes, ça n'avait pas toujours été le cas. Quand il était jeune, à Kinshasa, son physique un peu replet n'avait servi qu'à lui-même. Peu de filles auraient voulu en profiter. Quand il lui arrivait de parvenir à inviter l'une d'elles, c'était parce qu'elle savait qu'il avait toujours des histoires à raconter : Faust pouvait avoir de l'humour quand il le voulait, et même des affinités avec celle qu'il convoitait, mais ça s'arrêtait là.

Ensuite, il était parti en France pour terminer un doctorat de littérature et il y était resté. Il s'était établi à Arras, où il avait un cousin. Brillant, il avait obtenu un poste d'assistant puis de maître de conférences à Paris-X, C'est là, à cause de cette première promotion, que quelque chose de torve s'était insinué en Faust Losikiya : le défilé d'étudiantes – dont certaines, quelque peu timides, craignant de contrarier leur mentor, adoptaient des attitudes d'humilité inappropriées – avait définitivement éveillé sa facette prédatrice vis-à-vis de la gent féminine. L'homme s'était mis à perpétuer ce qu'à Kinshasa les étudiants appelaient, à l'instar d'une maladie, le système des « PST » : Points Sexuellement Transmissibles.

Dieu, dans sa grande efficacité, mit six jours à créer le ciel, la terre et les êtres vivants. S'il créa l'homme et la femme le sixième jour, les animaux apparurent au cinquième. Toutefois, dans son omniscience, persuadé de ne pouvoir respecter ses délais, il créa à la va-vite les invertébrés et les monocellulaires, et mit à profit ce gain de temps pour engendrer certains humains qu'on appelle hommes et femmes du

cinquième jour. Faust faisait partie de cette engeance-là : l'homme-animal, ainsi peut-on le nommer, est comme un chien méchant à qui il ne faut pas montrer sa timidité, sinon il mord. Le maître Losikiya avait ainsi croqué quelques étudiantes peu sûres d'elles, ou au contraire trop sûres, mais dotées d'une ambition où la concession constituait un moyen d'ascension sociale.

Au centre culturel d'Arras, où il était allé assister à une rencontre avec un de ses écrivains favoris, un Togolais qui traitait des turpitudes de l'alcôve avec érudition, il fit la connaissance d'une éditrice de la région qui, après la présentation, l'emmena dans un bistrot à proximité où, autour d'un vin blanc, ils discutèrent longuement de littérature. Encore plongés dans l'univers de Sami Tchak – le Togolais – et comme si cela allait de soi, ils se frottèrent au soufre exsudant de l'œuvre fabuleuse d'Ouologuem, puis embrayèrent sur Virginie Despentes, native de pas trop loin, rappela l'interlocutrice. Ils évoquèrent ensuite Anaïs Nin, reprochèrent à Henry Miller de n'avoir pas osé aller plus loin qu'elle dans la découverte des mécanismes de la sensualité. Ils s'accordèrent sur le fait que la démarche de Catherine Millet était audacieuse mais un peu surfaite de nos jours. Ils ne s'attardèrent pas trop sur la psychologie d'Angot mais caressèrent ensemble la philosophie de Sacher-Masoch, et celle de Sade, pour finir par se taquiner au sujet des positions de Carl Gustav Jung sur l'application thérapeutique de la ceinture sur les fesses lorsque nécessaire. Faust lui fit part de son envie d'écriture. Après d'autres verres et regards échangés, elle lui promit de l'éditer s'il lui présentait un manuscrit. Entre ses travaux et ses cours à l'université, il s'attela à la tâche et, une année et demie plus tard, elle publia *Désir océanique*, un roman qui narrait les ressentis d'un migrant frappé d'amnésie suite aux traumatismes de la guerre puis de la route de l'émigration, et qui retrouve la mémoire grâce à l'amour d'une assistante sociale à Calais. Sur plus de deux cents pages, on y parlait d'intégration, de dépassement de soi, de mixité, de rébellion face à l'autorité d'une femme déchirée par le conflit d'intérêts. L'ouvrage obtint le prix de La Creuse d'or, des articles élogieux parurent dans *La Voix du Nord* et le *Journal des Flandres*, Faust eut droit à une interview sur France 3 juste après les infos de dix-neuf heures, les radios locales furent ravies de l'inviter. L'homme commença à faire le tour des

librairies de la région Nord-Pas-de-Calais – fief de Marguerite Yourcenar, tout de même –, goûta à la confrontation avec son lectorat composé principalement de femmes, mais ce furent surtout les encouragements hystériques de cette première éditrice pendant le coït, sa propension à lui répéter en hurlant qu’il était prodigieux et grand, qui associèrent en lui le sexe au succès littéraire, contaminant ainsi sa psyché de façon durable. La relation à coups de boulot, couplée au malaise au sein du secteur du livre, entraîna la faillite de la dame et de Dérives, sa maison d’édition.

Faust quitta Arras pour Paris. Il avait goûté à un succédané de gloire, il en voulait davantage : il voulait conquérir les prix littéraires et tout ce qui allait avec.

En attendant, le Barbancourt, qu’il avait plus que dégusté, commençait à faire l’effet escompté, il se détendit et commençait à sombrer dans le sommeil quand son téléphone se mit à vibrer. Il tendit le bras vers la table de chevet, le numéro lui était inconnu, mais il était européen et, vu ce qu’il se passait là-bas à son sujet, il eut une hésitation. Puis il balaya courageusement du pouce le logo représentant un téléphone blanc sur pastille verte.

— Allô ? dit-il timidement.

— *Moto, ndenge nini*⁸ ?

Il eut un soupir de soulagement car la voix était enthousiaste et résonnait dans toute la chambre.

— *Nani wana*⁹ ? Freddy ?

Faust savait l’homme doué pour certaines technologies mais, on pouvait le constater, pas pour toutes : étant loin, il pensait qu’il devait crier pour se faire entendre.

— Mais oui, mon cher ! Qui veux-tu que ça soit ?

— Tu arrives quand ?

— La Biennale a déjà commencé ?

— Non.

— Alors ! Ne sois pas pressé, mon frère, j’arrive ces jours-ci. J’aurai un retard de quelques jours, on me complique la vie pour des visas. Je te dis quoi, demain. À suivre...

Faust raccrocha, se dit que son ami Freddy Tsimba avait toujours des complications, où qu'il aille. L'artiste semblait ne rien savoir des fuseaux horaires car il était plus de deux heures du matin. Et il l'avait appelé pour lui dire quoi ? Pratiquement rien. Faust ferait mieux de se reposer. À partir du lendemain, il allait tenter de séduire Port-au-Prince et Haïti, qu'elles puissent au moins lui fournir un exil provisoire sûr.

« Je n'aurais jamais dû manquer ce rendez-vous avec la psy ! » avait pensé Faust quelques semaines plus tôt, en claquant la porte de cette chambre du Sofitel laissée ouverte par la fille lorsqu'elle avait littéralement fui. Elle avait voulu échanger quelques mots avec l'écrivain et lui l'avait de suite invitée dans sa chambre. Le simple fait qu'elle accepte avait été la porte ouverte à tous les délires de Faust Losikiya. Après l'acte – ou le viol, on verrait bien –, son instinct lui avait dicté de rassembler ses affaires et de les fourrer dans sa valise au plus vite ; c'était la première fois qu'il sentait qu'il avait dépassé une limite. Dans sa tête, il imaginait même des policiers déboulant dans la chambre, « à cause d'une conne qui ne savait pas s'assumer ». Dans le couloir, nerveux, il avait estimé que l'ascenseur n'arrivait pas assez vite, les chiffres lumineux au-dessus de lui mettaient un temps fou à changer. Faust, tel un Caïn de la pire espèce, sentit nettement l'œil de la caméra de surveillance le scruter depuis le plafond. Les battants en aluminium glissaient à peine qu'il s'engouffra dans l'étroite cabine, pressa le bouton menant au rez-de-chaussée, vers le *check out*, la sortie, sa voiture, pour filer vers Paris au plus vite.

Se retrouver en Haïti allait peut-être l'aider à travailler sur lui-même, mais aussi à répondre aux questionnements qui le hantaient quant à la destinée improbable du peuple kôngo dans cette lointaine île des Caraïbes et là-bas, sur la terre des origines, en République démocratique du Congo.

*

Le lendemain, attablé à la terrasse du restaurant Yanvalou, Faust dégustait un potage de giraumont¹⁰ onctueux et parfumé. Sa couleur safran se mariait parfaitement avec l'éclat doré du soleil qui inondait le

lieu. Il aimait venir dans cet endroit. À treize heures, l'établissement était bondé et une ambiance conviviale régnait. C'est là qu'il avait rendez-vous avec Jean-Euphèle Milcé, un ami très cher. Cela faisait plus de deux ans que Faust n'avait pas mis les pieds sur l'île. Milcé était écrivain comme lui mais, dans un territoire tel qu'Haïti, parfois, il fallait alimenter plusieurs fronts pour remporter des combats de société. C'est pour cela qu'il s'était impliqué dans la presse, au sein d'un groupe indépendant, et de ce côté, forcément, les dossiers s'accumulaient – le contexte qui prévalait était plutôt complexe.

L'homme venait de faire son apparition. Il était grand, d'allure sportive. Sa nonchalance apparente laissait deviner que la force qu'il pouvait exercer était surtout au service de la parole et des idées. Un léger ventre épicurien signalait aussi que le vin, le rhum et les plats préparés avec science étaient souvent plus appropriés que des abdominaux pour échanger des points de vue.

Lorsque Milcé repéra Faust, un sourire illumina son visage d'habitude plutôt sombre, auréolé d'une mélancolie qu'il essayait de faire passer pour de la timidité ou de la réserve. Il s'avança, saluant au passage quelques personnes attablées.

— Comment tu vas ? prononça-t-il.

Faust s'était levé.

— Bien, l'homme¹¹.

Et ils se serrèrent dans les bras.

— Assieds-toi, Milcé. Tu manges quelque chose ?

— Bien sûr, je vais commander. Mais comment, toi ? Tu es arrivé plus tôt que prévu, on dirait. Pressé de voir Haïti ou quoi ?

— Oui, je sais, je suis arrivé un peu en avance. Mais il le fallait, je t'expliquerai. Tu as l'air d'aller. Et la famille ?

— Ça va, on vit. Il faut se battre sans arrêt mais ça se passe. Et tes recherches ? Tu es passé à la Bibliothèque nationale, ce matin, comme tu me l'as dit au téléphone ? Des choses intéressantes ?

— Oui, j'ai collecté pas mal d'éléments sur les Bossales¹², et spécialement les Kôngos de la génération de 1750 et après. J'avance.

— Tu es là pour combien de temps ? Tu le sais ?

— Je verrai, je dois travailler, d’abord. Un besoin de me remettre les idées en place aussi.

À ce moment, un serveur se présenta. Il salua en tendant la carte à Milcé. Celui-ci la parcourut rapidement.

— Ça te dit de partager un poisson gros sel ?

Devant la moue d’acquiescement de Faust, il commanda :

— *Pote nou yin pwason sèl koryas. Ou gen chardonnay ? Dlo tou ? Di ou mesi*¹³.

— *Touswit, mesye Milcé*¹⁴.

Et le serveur s’éclipsa.

— Alors ?

— Ça va, Milcé. Je suis arrivé hier en début de soirée. En tout cas, je suis heureux de me retrouver à Port-au Prince.

— Tu as l’air de te porter de mieux en mieux, je vois, dit Milcé en désignant le ventre de Faust sous un costume beige en lin. Le mien, l’air de rien, je contrôle, ajouta-t-il en le frottant.

— Moi aussi, qu’est-ce que tu crois ? Tu dois savoir que ce ventre est un attribut à part entière. Un organe supplémentaire. Qui peut parfois m’entraîner, c’est vrai, prolongea-t-il, le regard dans le vague. Mais, oublie-moi pour l’instant. Dis-moi, toi, l’écriture ?

— Tu sais bien, c’est pas facile. Avec cette charge de la presse, écrire devient difficile et c’est pas évident de laisser tomber l’un pour l’autre. Il faut juste tenir la pression, ne pas se laisser déborder. Mais, ça va, je gère, j’ai un roman sur le feu et il avance comme il peut. D’autant plus que, ces derniers temps, je suis sur des sujets sensibles.

¹. Mission des Nations unies pour le Congo.

². « Tu parles créole ? »

³. « Le terme peut être prononcé par n’importe qui, mais à ses risques et périls... », *dixit* Dany Laferrière.

⁴. Communes de Kinshasa.

⁵. Communes de Kinshasa.

⁶. Robyn Rihanna Fenty, née le 20 février 1988 à Saint Michael (Barbade), est une chanteuse, parolière et femme d’affaires barbadienne.

⁷. Tueur à gages.

⁸. « L’homme, comment tu vas ? »

⁹. « C’est qui ? »

10. Variété de potiron.

11. Traduction du lingala *moto*, souvent utilisé au Congo. On peut trouver aussi *mntu* (*bantu* au pluriel) : « être humain ».

12. Esclaves nés en Afrique.

13. « Apportez-nous un poisson gros sel. Vous avez du chardonnay ? De l'eau aussi ? Merci. »

14. « Tout de suite, monsieur Milcé. »

Table des matières

Couverture

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Définitions

Note de l'auteur

I - Entrée de tripes nouées en papillote

Présentation

Achevé de numériser

IN KOLI JEAN BOFANE
Nation cannibale

« Mais je suis la Mort, mon chéri. On dit aussi La Muerte, Liwa, Kifo, c'est selon. À Guangzhou, beaucoup m'appellent la Belle Sishen, parce que je suis canon, personne ne me résiste. Je suis Miss Congo. »

Fuyant un scandale, le médiocre romancier congolais Faust Losikiya, en mal d'inspiration, arrive en Haïti pour comprendre comment, au XIX^e siècle, le soulèvement de captifs déportés d'Afrique a pu donner naissance à une république indépendante. À Port-au-Prince, Faust retrouve de vieux amis, parmi lesquels l'écrivain et journaliste Milcé, ou encore le sculpteur Freddy Tsimba, célèbre pour ses œuvres en métal collecté sur les champs de bataille du Congo.

Avec le regard affûté et l'humour acide qu'on lui connaît, In Koli Jean Bofane orchestre les confrontations de personnages à fort tempérament – dont un prêtre vodou, une climatologue inquiète, un ancien combattant congolais de cent quarante ans et quelques poètes. Sous sa plume féroce, pas de morale ni de justice, seulement des humains de mauvaise foi et des divinités narcissiques.

Né en 1954 à Mbandaka (République démocratique du Congo), In Koli Jean Bofane vit en Belgique. Il a publié trois romans chez Actes Sud, multi-primés et traduits dans une dizaine de langues : *Mathématiques congolaises* (2008), *Congo Inc.*, *Le testament de Bismarck* (2014) et *La Belle de Casa* (2018).

Cette édition électronique du livre
Nation cannibale d'In Koli Jean Bofane
a été réalisée le 2 janvier 2025 par les éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-207-18024-2 - Numéro d'édition : 619492).

Code produit : Q02218 - ISBN : 978-2-207-18025-9.
Numéro d'édition : 619493.

Conception graphique : Philippe Apeloig.
Ouvrage réalisé par Cursives à Paris.